

« Esthétique de la sexualité débridée dans *Le fils de-la-femme-mâle* de Maurice Bandaman et *Zones humides* de Charlotte Roche »

Aimé KAHA

Université Félix Houphouët-Boigny Abidjan

aimekaha@gmail.com

(+225) 07 48 90 99 18

Résumé :

La présente réflexion montre que Le fils de-la-femme-mâle (1993) de l'Ivoirien Maurice Bandaman et Zones humides (2009) de l'Allemande Charlotte Roche se livrent à la peinture éhontée d'une sexualité débridée qui ne peut manquer de choquer le lecteur. Ceci est perceptible notamment à travers la description du sexe et des pratiques sexuelles hors norme auxquelles s'adonnent les protagonistes. Pourtant, derrière cette sexualité sans mesure ni retenue se cache une certaine esthétique, une certaine recherche du Beau et du Bien. Il est question en effet pour ces romanciers de désacraliser la sexualité humaine en général et féminine en particulier, et de dénoncer le malaise d'une société moderne abonnée à toutes sortes de vices et de déviations sexuelles.

Mots-clés : sexualité débridée, transgression, malaise social.

Abstract :

This reflection shows that Le fils de-la-femme-mâle (1993) of the Ivorian Maurice Bandaman and Zones humides (2009) of the German Charlotte Roche indulge in shameless painting of a licentious sexuality which is bound to shock the reader. This is particularly noticeable through the description of sex and abnormal sexual practices of the characters. But, behind this unrestrained and limitless sexuality there is a certain aesthetic, a certain search for the Beautiful and the Good. Indeed, it is a matter for these novelists to de-sacralize human sexuality in general and feminine

sexuality in particular and to denounce the malaise of a modern society subscribed to all kinds of vices and sexual deviations.

Keywords : unrestrained sexuality, transgression, social malaise.

Introduction

La sexualité humaine comprend selon l'Organisation Mondiale de la Santé (OMS, 2006) « le sexe, les identités et les rôles socialement associés aux genres, l'orientation sexuelle, l'érotisme, le désir sexuel, le plaisir, l'intimité et l'amour, et la reproduction. » Toujours selon l'OMS, la sexualité peut être vécue et exprimée « sous forme de pensées, de fantasmes, de désirs, de croyances, d'attitudes, de valeurs, de comportements, de pratiques, de rôles et de relations ». La sexualité telle que présentée et caractérisée par l'OMS est omniprésente dans le conte romanesque *Le fils de la-femme-mâle* de l'écrivain ivoirien Maurice Bandaman, ainsi que dans le roman *Zones humides* de l'écrivaine allemande Charlotte Roche. Seule particularité, cette sexualité se veut fortement débridée. C'est que, pour emprunter les mots de Pierre N'da (2011), « ces romans sont remplis de sexe, de chair, de plaisir, de sexualité et d'obscénités, avec des scènes érotico-pornographiques, des violences sexuelles, des sexualités débridées et toutes sortes de pratiques désordonnées. »

L'adjectif débridé (*Dictionnaire Universel*, 2000 : 319) s'entend comme le caractère de ce qui a perdu toute contrainte et qui est sans mesure. Il a pour synonymes : débordant, déchaîné, effréné, exagéré, explosif... Ainsi, par sexualité débridé nous entendons dans ce travail toute pratique ou activité sexuelle qui choque à la fois par son caractère explosif et par son manque criard de pudeur.

Toutefois, au-delà de cette sexualité déchaînée et foncièrement impudique, au-delà de ce « dévergondage textuel » (Pierre N'da, 1997 : 79), se cache une intention esthétique que nous nous donnons pour objectif de clairement identifier.

Il importe alors de s'interroger : comment se manifeste la sexualité débridée chez Bandaman et Roche et en quoi elle est porteuse d'une esthétique poétique ? Répondre à ces deux questions fondamentales constituera l'essentielle de la présente réflexion. Comme méthodes d'analyse, nous aurons recours à l'interprétation immanente de texte pour exposer cette sexualité démesurée et à la sociocritique en vue de comprendre ce dévergondage sexuel. Notre lecture sera d'abord immanente, c'est-à-dire, en se fondant exclusivement sur les ouvrages à l'étude, mais ensuite sociocritique, afin de rendre compte de leur double dimension sociale et esthétique.

1. Formes de la sexualité débridée chez Bandaman et Roche

La sexualité débridée prend diverses formes chez Bandaman et Roche. Chez l'écrivain ivoirien, elle est visible à travers l'anatomie et la violence sexuelles des personnages, pendant qu'elle se traduit chez la romancière allemande par des orgies et autres pratiques sexuelles auxquelles se livre la protagoniste.

1.1. Chez Bandaman : anatomie et violence sexuelles

La sexualité débridée est perceptible chez Bandaman à travers l'anatomie sexuelle extraordinaire des protagonistes et la violence ressentie pendant et après l'acte sexuel par ces derniers.

1.1.1. *De l'anatomie sexuelle des protagonistes*

Chez Bandaman la sexualité débridée se traduit avant tout par sa démesure. Pour s'en convaincre, il faut s'intéresser de prime abord à l'anatomie sexuelle des protagonistes. Ainsi, la première partie du roman relate les deux conceptions et naissances extraordinaires d'Awlimba 2 : après sa naissance d'une fée, Awlimba 1, le père, fait entrer le nouveau-né miraculeusement dans son sexe, avant de transmettre l'enfant à son épouse pendant leur intimité. D'où d'ailleurs ce sous-titre dans cette partie du roman : « ... Et l'enfant surgit du sexe de son père » (p. 13). Conséquence directe de cette sexualité hors norme du père, l'enfant qui naît n'est pas moins un être étrange. C'est que le nouveau-né, Awlimba 2, est « mâle et femelle, hermaphrodite ! » (p. 25). Tout comme son géniteur, Awlimba 3 est également hermaphrodite : il possède « deux sexes ! La femelle devant, le mâle derrière lui ! » (p. 156) C'est dire que les trois générations d'Awlimba (père, fils et petit-fils) possèdent des caractères sexuels hors norme, qui défient la sexualité masculine normale admise : un seul sexe situé sur le pubis.

Autre conséquence de leur anatomie sexuelle hors norme, ces hommes sont capables de prouesses sexuelles qui étonnent plus d'un : ils entretiennent des relations sexuelles avec des êtres surnaturels. De la sorte Awlimba 1 a une liaison amoureuse avec une fée : « J'ai eu pour amante une génie-femelle » (p. 33), pendant qu'Awlimba 2 épouse Bla YASSOUA, une « génie-femelle à buste humain » avec un « corps de serpent » (p. 124). Deux formes de sexualité débridée se superposent ici : la liaison sexuelle d'un humain avec des esprits, comme celle des géants avec des humains dans la

bible (Genèse 6 : 1-4), et la prouesse sexuelle avérée desdits hommes face à ces monstres qu'ils parviennent à satisfaire et à dompter sexuellement et émotionnellement : « Elle (la fée) se tordait de plaisir, jouissait telle une jeune fille. [...] Elle geignit, se laissant dévorer par de terribles frissons, pleura même. » (p. 20) Cette performance sexuelle se poursuit avec le nombre élevé des partenaires sexuels de certains protagonistes qui surclassent clairement le roi Salomon sur le plan des conquêtes amoureuses (1 Rois 11 : 2-3). De la sorte, un soldat se targue publiquement devant Bla YASSOUA d'avoir à son actif « des milliers de femmes » (p. 148), pendant que le tristement célèbre roi Aganimo (p. 168) et son ministre Assiélihè – qui possède « un harem [...] uniquement peuplé de vierges » (p. 112) – se réservent la défloration des jeunes filles du royaume.

Même l'anatomie sexuelle de la gent féminine ne sera pas épargnée dans ce roman, bien au contraire. Ainsi, la fée Mami-Watta affirme posséder, pour ainsi dire, sept appareils reproducteurs féminins avec une capacité de reproduction extraordinaire : « mes sept vagins et mes sept ventres capables de concevoir sept enfants tous les jours » (p. 147), pendant que Bla YASSOUA (la femme-mâle), l'épouse d'Awlimba 2, revendique le statut de « femme androgyne, mâle et femelle à la fois » (p. 127). Hormis les monstres féminins, la sexualité à proprement parler de certaines femmes du royaume d'Awuinklo surprend également, comme ce témoignage, à la question de savoir comment elles passent leurs nuits en l'absence de leurs époux emprisonnés, l'atteste : « Nous [...] cédons aux avances des vieillards. [...] Moi, j'ai un vieillard qui est très habile en amour. Comme rien ne se dresse sous lui, il fout sa longue canne dans mon vagin et ça me fait jouir quand même. » (p. 144) Trois sortes de

sexualité débridée sont exposées ici : le type de partenaire sexuel, des vieillards impotents sexuellement, la canne qui fait office d'organe sexuel mâle, et la résistance du sexe féminin, capable d'absorber et de manipuler un long et raide objet en bois. De même, comme les hommes, la gent féminine se distingue aussi par le nombre de ses partenaires sexuels. En témoigne Bla YASSOUA qui affirme « faire l'amour avec tous [les] hommes » (p. 146) en captivité d'Awuinklo.

Si, comme les hommes, les femmes ont une constitution sexuelle qui intrigue déjà, c'est surtout sur le plan de la conception et de la procréation qu'elles vont s'illustrer singulièrement. On notera pour commencer qu'Awlimba 2 a vu le jour la première fois en sortant de la bouche d'une fée : « Elle fit sortir de sa bouche un bébé. » (p. 25) En donnant naissance à un enfant par la bouche, et non par la voie naturelle, la fée présente une sexualité hors norme dans laquelle une composante du tube digestif humain, la bouche, se substitue à une composante de l'appareil génital féminin, le vagin. Mais si la venue au monde d'Awlimba 2 étonne, c'est justement parce que sa conception relève aussi de l'extraordinaire, de l'inimaginable. Awlimba 2 n'est pas en effet le produit d'une union sexuelle normale entre un homme et une femme, encore moins d'une fécondation d'une cellule reproductrice mâle (spermatozoïde) et femelle (ovule), mais plutôt le produit du mélange du sang de son père, de la salive de la fée et de la terre introduits dans le sexe de cette dernière. Ainsi, dans la conception d'Awlimba 2, le sang du père se substitue à son spermatozoïde et la salive de la fée à son ovule. Même le développement de la grossesse et l'accouchement ne durent que quelques secondes, conférant ainsi à l'appareil génital de la fée – qui piétine clairement la durée normale d'une grossesse (neuf mois) – des pouvoirs

extraordinaires qui font de facto de cet appareil reproducteur féminin un appareil hors norme.

N'juaba, la mère biologique d'Awlimba 2 n'est pas non plus en reste, elle qui donne finalement vie à Awlimba 2 après « vingt et un mois » (p. 52) passés dans son sein. Parmi ces femmes à l'appareil reproducteur sans pareil, on ne peut occulter la génitrice de Nanan Safè Konan. C'est que cette aïeule détient un appareil reproducteur inégalable, capable de donner naissance à un enfant quelle que soit sa position dans son sein. Ainsi, là où habituellement la tête du bébé précède le reste du corps dans un accouchement par voie basse, Nanan Safè Konan a, au contraire, « surgi du ventre de [sa] mère le pied et le bras gauches précédant tout le reste du corps ! » (p. 35)

Au regard de tout ce qui précède, cet ouvrage mérite vraiment son sous-titre de "conte romanesque". En effet, il n'y a que dans un monde merveilleux, coupé du monde physique et de ses pesanteurs, que pareilles choses peuvent se produire ; un monde où hommes et femmes possèdent une anatomie sexuelle hors norme et font montre de prouesses sexuelles à nulle autre pareille ; un monde dans lequel les hommes domptent sexuellement et émotionnellement des montres ; un monde où la gent féminine possède des organes sexuels monstrueux, capables d'éjecter des enfants hors norme... Quoiqu'il en soit, que l'histoire racontée par Bandaman soit merveilleuse, invraisemblable ou pas, l'auteur ne dépeint pas moins une sexualité débridée, grossière et choquante. Toute cette littérature sexuelle n'est en réalité que l'expression de diverses formes de sexualités débridées, ainsi qu'en témoigne la violence avec laquelle cette sexualité va être dépeinte et/ou pratiquée.

1.1.2. De la violence sexuelle

Le caractère débridé de la sexualité se traduit aussi dans *Le fils de-la-femme-mâle* par la violence qui l'accompagne très souvent. Par violence, nous entendons ici la douleur et la souffrance ressenties par les protagonistes avant, pendant et même après l'acte sexuel, sans omettre les injures et autres grossièretés en référence au sexe et tout le champ lexical qui va avec.

Le récit rapporte ainsi qu'« une grande douleur [...] traversa son urètre » (p. 28) lorsqu'Awlimba père fait entrer son fils dans son sexe. Quand quelques temps après cet épisode arrive le temps de s'unir à sa femme, l'intimité conjugale se transforme en une scène de violence inouïe qui durera une semaine entière :

Les nerfs d'Awlimba se tendirent comme des fils de fer tant son érection était terrible. N'juaba dut donc se plier à la volonté de son mari. Mais l'accouplement ne fut pas aussi aisé qu'Awlimba l'espérait car son sexe vibra dans celui de sa femme ; une douleur, aiguë comme une pointe qui traverse son corps parcourut son membre et, quand il éjacula, il embrasa la matrice de sa femme qui hurla, éveillant toute la maison. (p. 29)

L'adjectif qualificatif « terrible » utilisé dans cet extrait pour qualifier l'érection de l'époux, érection assimilée par ailleurs à « des fils de fer [tendus] », l'usage du terme « accouplement » en lieu et place d'intimité ou d'union pour

évoquer la liaison conjugale, comme si l'on était en présence d'une scène de copulation entre animaux, le recours à l'adjectif « aigüe » pour traduire la douleur ressentie par l'épouse pendant l'intimité, douleur assimilée par ailleurs à « une pointe », de même que les verbes d'action comme « vibrer », « embraser », « hurler » traduisent on ne peut plus clairement le caractère violent, déchaîné, de la relation sexuelle. De fait Awlimba est surnommé ironiquement après cette nuit mouvementée par tout le village de Glahanou comme « l'homme qui d'un coup de son célèbre phallus fait pleurer sa femme durant sept jours et sept nuit » (p. 31).

La violence sexuelle se poursuit avec la peinture par le narrateur des séances d'enfantements explosifs qui s'opposent ouvertement aux normes habituelles. Des enfantements pendant lesquels des nouveau-nés, comme évoqué plus haut, « surgissent », tels des fauves, « des profondeurs dorées » de leurs mères, c'est-à-dire du sein de leur génitrices, en les faisant « hurler » et « s'avanouir » (p. 42).

La violence se traduit par ailleurs par des vulgarités langagières insupportables auxquelles le narrateur a recours pour dépeindre et vilipender une sexualité ahurissante, immonde et grossière à la fois. Deux extraits nous servirons d'illustrations ici. La première est l'œuvre d'Afonsou qui, face à la clamour de la foule s'opposant à sa volonté de bloquer l'inhumation du corps en putréfaction d'Assamoi pour exiger des réparations injustifiées, lance ces injures : « Qui a la merde plein son vagin et veut me le faire savoir ? Que celui qui croit avoir un phallus plus grand et plus dur que le mien aille violer sa mère ! » (p. 58) La deuxième grossièreté langagièrre est proférée par un colonel de l'armée à l'endroit de Bla YASSOUA qui le soupçonne d'avoir enlevé injustement

les hommes d'Awuinklo et de mentir sur l'objet de leur arrestation ; ce à quoi le soldat lui rétorque violemment : « N'est-ce pas un homme comme moi qui te baise ? Et sa pine est-elle en or ou c'est ton con qui est doré ? [...] Si tu me parles encore sur ce ton, je te déchire le vagin ! » (p. 148)

Terminons cette partie dédiée à la violence intime par une autre forme de violence perpétrée habituellement contre la femme : le viol. Dans le roman de Bandaman, cette pratique monstrueuse est omniprésente. C'est que même les dirigeants du royaume s'y livrent à cœur joie. Il s'agit nommément du roi Aganimo et de son ministre Assiélihè comme mentionné quelques lignes en arrière. Ainsi, en référence à la misère endurée sous le règne de ce monarque sanguinaire, un ancien du royaume dénonce « les hurlements de femmes violées » (p. 168). Mais le viol est si répandu dans le royaume que même la fille du monarque finit elle aussi à en payer les frais, lorsqu'elle est enlevée par des ravisseurs (p. 82).

Ainsi, le débridement sexuel dans le texte de Bandaman est la conséquence logique de l'omniprésence de la violence sexuelle qui se traduit par la violence extrême de l'acte sexuel à proprement parler, par les séances d'accouchements atroces, par un langage violent, cru et impudique à la fois, sans oublier le viol qui est devenu une pratique généralisée du royaume.

En somme, chez l'écrivain ivoirien le caractère débridé de la sexualité est perceptible à travers l'anatomie sexuelle hors norme des protagonistes, anatomie qui leur permet de réaliser des prouesses sexuelles jamais égalées avec des partenaires tout aussi extraordinaires. Cette sexualité débridée est enfin visible à travers l'agressivité explosive de l'intimité sexuelle, de l'enfantement, du langage et des viols à

répétition. Tout comme son prédécesseur, Charlotte Roche se plaît également à dépeindre dans son roman une sexualité débridée qui se traduit par des vices et des orgies sexuels.

1.2. Chez Roche : vices et perversions sexuels

Chez Roche, les sexualités débridées se traduisent par les nombreux vices et autres perversions sexuels que pratique le personnage principal.

1.2.1. Des vices sexuels

La sexualité débridée se perçoit avant tout dans le roman de Roche à travers les nombreuses pratiques sexuelles de son personnage principal, Hélène Memel : masturbation, sodomie, pornographie, prostitution et lesbianisme. Pour ce qui est de la masturbation, surnommé « baise en solo » (p. 164), notons, pour commencer, qu'Hélène se masturbe depuis sa tendre enfance : « toute petite j'ai commencé à m'exciter à l'aide de la douchette » (p. 27). Selon Abdelhak Serhane (1998 : 153), la masturbation « consiste à exercer sur l'appareil génital, au moyen de la main ou de tout autre objet, des excitations susceptibles de déterminer l'orgasme. » Si déjà le fait qu'une petite fille se masturbe peut intriguer, la nature et la variété des objets utilisés, de même que les différents lieux dans lesquels elle s'adonne à cette pratique le sera davantage. Pour se masturber donc, Hélène a recours, en plus de ses mains (p. 48), à divers objets : « douchettes » (p. 26), « bidet » (p. 29), « avocat » (p. 43), « rasoir » (p. 60), « pince à barbecue » (p. 115), « Coton-Tige » (p. 124) « œufs » (p. 137)... De même les lieux n'ont pas d'importance particulière à ses yeux, l'essentiel pour elle étant de se prendre son plaisir en solitaire. Ainsi, que ce soit chez elle à domicile (p. 27), dehors dans les toilettes publiques (p. 23), à l'école (p. 29), à

l'hôpital (p. 165), chez les prostituées (p. 117), ou encore chez des inconnus (p. 60), Hélène se masturbe. En se masturbant partout et avec toute sorte d'objets, Hélène s'adonne clairement à une masturbation effrénée et exagérée.

Une autre pratique sexuelle à laquelle s'adonne Hélène est la sodomie qu'elle pratique depuis l'âge de quinze ans : « Selon la longueur et la grosseur de la queue qui veut me rentrer dans le cul, j'ai besoin [...] de pas mal d'alcool ou d'autres stupéfiants. » (p. 130). Ainsi qu'on peut le constater, Hélène pratique la sodomie sous l'effet de l'alcool et de la drogue. C'est dire qu'elle n'a pas une sexualité normale, conventionnelle, mais choquante et illicite. Choquante avant tout du fait de son âge précoce, mais aussi et surtout de par la nature même de l'organe mis à contribution, l'anus, qui, toute orientation sexuelle ou considération mise à part, ne constitue pas un organe sexuel (*Le Petit Larousse*, 2013 : 1012) ; et illicite du fait que cette pratique s'accompagne de la consommation de produits prohibés tels que la drogue.

La pornographie est aussi à inscrire au titre des pratiques sexuelles d'Hélène Memel. D'après Drucilla Cornell (1995 : 42) la pornographie se définit comme «*deutliche Präsentation und Darstellung von Geschlechtsorganen und Geschlechtsakten mit dem Ziel, sexuelle Reaktionen hervorzurufen*». Ces présentations et descriptions effectives des organes et des actes sexuels sont abondantes dans le texte de Roche. Hélène s'adonne avant tout à la peinture éhontée de sa vulve et de ses composantes : les petites et grandes lèvres, les replis, le clitoris (pp. 24-25), « le col de l'utérus » (p. 27), « le vagin » (p. 43), « les poils » (p. 104)... Elle ne manque pas non plus d'exposer dans les moindres détails l'intimité de ses partenaires sexuels, en évoquant « une queue bien très fine avec un gland pointu » (p. 56), « un pénis

trop grand » (p. 131) et « dur » (p. 156), un « sphincter contracté » (p. 151). Quant aux actes sexuels eux-mêmes ils sont légion dans le texte de Roche. Citons pêle-mêle la peinture de sa position sexuelle préférentielle : « en levrette, tête baissée, lui qui (le mec), par-derrière, me met la langue dans la chatte, le nez dans le cul » (p. 11), la scène de rasage suivie de masturbation chez Kanell (p. 60), ou encore la description et la comparaison de la vulve des femmes noires et blanches à partir de films pornographiques (p. 127). En référence à toutes ces scènes d'excitation érotique, Juliane Janitzek (2008) parle à juste titre «*provokativ-obszöne Pornographie*». Somme toute, en exposant à la face du monde, comme dans une foire, son intimité et celle de ses nombreux partenaires sexuels, ainsi que leurs ébats amoureux, comme dans une série pornographique, Hélène se livre à une sexualité débridée.

Passons maintenant, pour clore, à deux autres activités sexuelles on ne peut plus débridées : la prostitution et le lesbianisme. Écoutons :

J'ai sagement attendu mon dix-huitième anniversaire et personne ne m'a invitée. J'ai donc tout fait par moi-même. J'ai cherché le numéro des bordels de la ville que j'ai tous appelés. [...] Et j'ai trouvé une claque qui avait un grand choix de putes prêtes à le faire avec des filles. (p. 118)

Dans cet extrait, la protagoniste explique comment elle est venue à la prostitution : à dix-huit ans, elle est allée toute seule vers les professionnels. L'aveu se passe de commentaire. Seulement, à la différence de la grande majorité des personnes qui trouvent dans cette activité un moyen d'existence et de subsistance, Hélène pratique la prostitution

par avidité sexuelle « j'ai toujours été très fière, quand les garçons me pelotaient » (p. 23). Au nom donc de son amour exagéré pour le sexe, Hélène paie pour avoir des relations sexuelles avec « n'importe qui » (p. 106) : hommes, femmes, inconnus, putes, jeunes ou vieux, beaux ou laids, Noirs ou Blancs. Par la nature même de cette pratique sexuelle, offre d'un service sexuel contre rémunération, par le fait qu'Hélène soit la cliente et non la vendeuse, là où habituellement ce sont des hommes (Monto, 2015 : 165), et par le nombre incalculable et le genre (hommes et femmes) des partenaires sexuels, Hélène entretient clairement une sexualité débridée, effrénée.

Récapitulons : les diverses pratiques sexuelles auxquelles se livrent Hélène Memel (masturbation, sodomie, pornographie, prostitution, lesbianisme) sont la preuve manifeste d'une sexualité débridée, débridée par la nature même de ces pratiques controversées, débridée par l'insatiabilité sexuelle légendaire de la protagoniste qui la conduit à rechercher toujours plus de sexe, de plaisir, d'hommes, de femmes et d'objets divers pour assouvir son désir nymphomaniaque (Juliane Janitzek, 2008 : 74). Ce désir sexuel immodéré qui défie même le bon sens va choquer davantage lorsqu'il se mue finalement en perversion sexuelle.

1.2.2. *De la perversion sexuelle*

Trois paraphilies principales fondent notre argumentation en faveur de la perversion sexuelle dans le texte de Roche : la coprophilie, la salirophilie et la sémionophagie. La paraphilie (du grec pará, « auprès de, à côté de » et philía, « amitié, amour ») est une pratique sexuelle qui diffère des actes traditionnellement admis. En clair, c'est le fait d'éprouver une attirance sexuelle anormale.

Michael Wiederman (2003 : 316) considère la paraphilie comme le fait d'avoir des « intérêts sexuels inhabituels ».

Venons-en à la première paraphilie dans le roman, la coprophilie (du grec *kópros* « excrément » et *philía* « amour »), communément nommée scatophilie, une paraphilie impliquant un plaisir sexuel consistant à consommer des matières fécales. Écoutons :

Se faire sodomiser sans lavement préalable est une grande preuve d'amour. Je dois être très en confiance avec quelqu'un avant de lui offrir un peu de merde pour sa queue. [...] Ensuite, quand il se retire et que nous essayons une autre position, sa queue fait office de diffuseur de parfum. Senteur crottin. (pp. 94-95)

Dans le présent passage, il est vrai qu'il n'est nullement question de consommation directe des excréments, mais plutôt de la fierté de se faire sodomiser sans lavement et de voir par la suite toute la pièce sentir les excréments. Mais un autre épisode sexuel, cette fois-ci avec son ami Robin, va nous convaincre du contraire. Hélène raconte : « Je lui écarte les fesses pour lui lécher le trou de balle, [...] en dardant une langue bien raide dans son sphincter contracté. [...] Ma langue s'enfonce encore plus dans son cul. » (p. 151) En sodomisant son partenaire avec sa langue, Hélène se comporte en réalité comme une coprophile. Mais quiconque connaît le personnage – qui déjà consommé « le vomé d'une autre [amie] » (p. 66) et qui avoue même sans ambages être capable de consommer « l'étron de chien » (p. 193) – ne devrait être étonné outre mesure. Bref, en jouant ou en consommant (directement ou indirectement) les excréments lors de ses

ébats amoureux, la protagoniste s'adonne à une sexualité clairement débridée et outrancière.

Hélène pratique aussi la saliophilie, un plaisir érotique consistant à voir l'objet de son désir sali. Cela peut inclure de tirer ou d'endommager ses vêtements, les couvrir de boue ou d'une matière visqueuse, ou de désordonner ses cheveux ou maquillage, etc. Pour ce qui est de l'hygiène vestimentaire et corporelle, par exemple, Hélène porte délibérément des « *slips troués* » (p. 105) et des « *culottes [...] dégeulassées* » (p. 122), traîne des « *odeurs de con, de queue et de sueur* » (p. 21), sans oublier ses « *cheveux gras et en pétard* » (p. 218) avant et après des rapports sexuels. Deux séances de cunnilingus témoignent ouvertement du comportement saliophile de l'héroïne. Dans la première, elle se comporte en urophile en urinant dans la bouche d'un partenaire : « *je lui ai pissé sur la gueule* » (p. 75). En effet, les urophiles sont sexuellement attirés par le fait d'uriner sur les gens, de voir les autres uriner sur eux ou de regarder les autres uriner. Dans la deuxième séance, sans s'être douchée pendant des jours, alors qu'elle a une hygiène intime des plus approximatives, elle pratique le cunnilingus avec une prostituée : « *Je ne me suis pas lavée pendant un certain temps, et j'ai demandé à une pute de me lécher.* » (p. 125) Hélène pratique enfin la saliophilie avec les œufs frais qu'elle utilise pendant ses fantasmes sexuels : « *Nous avons commencé par un œuf cru, mais il a éclaté dans les mains de Kanell à l'entrée de la chatte. J'ai été recouverte de gélatine glacée.* » (p. 137) En prenant donc plaisir à se voir ou à voir ses partenaires salis, humiliés pendant les étreintes amoureuses, Hélène se livre clairement à une sexualité débridée et étrange.

Venons-en à présent à la troisième paraphilie : la séminophagie. La séminophagie ou spermatophagie est l'ingestion de sperme pour en tirer une satisfaction érotique. Hélène raconte :

Chaque fois que je branle un mec, je fais en sorte de garder un peu de son sperme dans les mains. Je le gratte du bout des ongles, et je le laisse durcir dessous pour le grignoter plus tard, le promener dans ma bouche, le mâchonner et l'avaler après l'avoir longuement savouré et laissé fondre. C'est une invention dont je tire vanité : "le caramel souvenir sexuel". (p. 29)

Hélène rapporte dans ce relevé textuel qu'elle consomme volontiers le sperme de ses partenaires sexuels. Seulement, non contente de consommer le sperme de ses amants, elle ingurgite aussi ces propres sécrétions vaginales : « J'adore manger et sentir ce smegma (sécrétions vaginales) » (p. 24). C'est donc à juste titre qu'elle se fait appelée vaniteusement « une recycleuse de sécrétions corporelles » (p. 123). Ainsi, à travers la consommation des sécrétions péninnes de ses amants et de ses propres sécrétions vaginales, Hélène s'adonne à une sexualité débridée et malsaine.

Au final, pour satisfaire son avidité sexuelle à la fois grossière, surréaliste et répugnante, Hélène s'adonne à toutes sortes de déviations sexuelles : la coprophilie, la salirophilie, la séminophagie.

Pour nous résumer, il est à noter que Roche se livre dans son best-seller à une peinture éhontée de la sexualité

débridée à travers son personnage de proue, Hélène Memel. Cette sexualité débridée se traduit par les diverses pratiques sexuelles auxquelles l'héroïne est abonnée, sans oublier les perversions sexuelles notoires auxquelles elle prend hautement plaisir. Néanmoins, malgré l'horreur suscitée, malgré la répugnance et même la révolte que de telles déviations sexuelles peuvent provoquer, les textes de Bandaman et de Roche ne visent pas moins une certaine esthétique, comme nous allons le voir dans les lignes qui suivent.

2. Esthétique de la sexualité débridée chez Bandaman et Roche

Chez Bandaman et Roche, il semble que le recours à la sexualité débridée a pour objectifs, entre autres, de transgresser le tabou sexe, de dénoncer les déviations sexuelles notoires, sans oublier le malaise d'une société moderne corrompue.

2.1. Transgresser le tabou sexe

À la question de savoir la prédominance de la sexualité dans ces écrits, Hafid Gafaïti (1987 : 32) affirme : « La sexualité est un élément important dans mon travail parce [...] j'ai voulu en faire un des thèmes centraux pour transgresser ce tabou. » Une première évidence saute aux yeux à la lecture des textes de Bandaman et de Roche : la volonté manifeste de transgresser le tabou sexe, notamment celui de la gent féminine. S'il est vrai en effet que les deux écrivains abordent la sexualité en général, force est de reconnaître que la sexualité féminine occupe une place de choix dans leurs écrits.

Chez Bandaman la volonté de transgresser le tabou sexe est perceptible à travers l'anatomie sexuelle extraordinaire des protagonistes. En s'écartant des normes habituelles pour faire de ses personnages des hermaphrodites possédant les deux sexes opposés ou encore plusieurs sexes féminins – comme Bla YASSOUA qui possède sept vagins en tout – en fondant les caractères sexuels masculins et féminins et en faisant accomplir aux protagonistes des prouesses sexuelles qui dépassent l'entendement humain, Bandaman bâtarde en vérité la sexualité en général : il lui ôte sa pureté originelle, la dénature. C'est également dans cet ordre d'idées qu'il faut inscrire les séances d'accouchement terrifiantes et les injures et autres grossièretés langagières en lien toujours et encore avec la sexualité, qui foisonnent dans son roman. Tous ces fait et gestes ne visent en réalité qu'à désacraliser, à vilipender des actes habituellement secrets, des sujets ordinairement tabous et indicibles, à exposer honteusement l'intimité humaine en général, et féminine en particulier.

Chez Roche, la protagoniste assume ouvertement son intention de vouloir désacraliser la sexualité féminine. Cela est perceptible à travers sa volonté manifeste et sans cesse renouvelée de vouloir « faire la nique » (p. 125) ou « agacer » (p. 152) les adeptes de l'hygiène féminine, notamment sa mère pour qui l'intimité et l'hygiène de la femme sont sacrées. De la sorte, toutes les pratiques sexuelles aussi nombreuses que diverses, souvent exercées sous l'effet de l'alcool et des stupéfiants, ainsi que les différents endroits et partenaires sexuels, les objets aussi divers que variés utilisés, de même que toutes les parties presque du corps mises à contribution au nom du plaisir érotique participent de la désacralisation de la femme caractérisée en général par sa pudeur et son appétit sexuel modéré, mais aussi et surtout de

la profanation, voire de la chosification de son intimité. Par ailleurs, en s'adonnant à des paraphilies, Hélène rabaisse, bâtarde, chosifie la gent féminine et sa sexualité. Désormais, tout est permis pour assouvir ses pulsions sexuelles, même les plus folles : il n'y a plus de limite, ni de ligne rouge à ne pas franchir. Le sexe et sa pratique deviennent, pour ainsi dire, une activité vile et sans importance particulière.

La transgression du tabou sexe participe également d'une volonté de libération de l'espèce humaine et de la parole en général, et surtout de la libération de la femme et de sa sexualité : la femme peut, doit disposer de son corps et de sa sexualité, l'explorer et en jouir quand elle le veut, où elle le veut et comme elle l'entend, c'est-à-dire avec n'importe quel partenaire ou objet sexuel, sans restriction ni aucune autre forme de contrainte d'où qu'elle vienne. « Eh ! Eh ! Eh ! à défaut de bons phallus, on se contente de bonnes cannes ! » (p. 144), affirme fièrement une femme d'Awuinklo, pendant qu'Hélène lutte de son côté pour « garder l'initiative de la baise » (p. 104). Pierre N'da (2011) soutient dans ce sens : « Le roman du sexe [...] participe à cette quête de liberté et à cette entreprise de libération de la femme [...] des tabous et interdits sexuels et démythifier quelque peu l'acte sexuel afin qu'elle puisse jouir, sans peur et sans complexe, de son corps et gérer son plaisir sexuel, à sa guise. »

Transgresser la sexualité masculine ou féminine, c'est aussi, pour parler comme Pierre N'da, la démythifier, c'est-à-dire lui ôter le mythe qui l'entoure et qui a tendance à l'embellir, à l'anoblir, voire même à la sacrifier, pour la présenter telle qu'elle est en vérité et sans hypocrisie. Et manifestement, le corps ou le sexe de la femme, particulièrement, n'est pas aussi hygiénique qu'on le croit. Il peut s'avérer particulièrement repoussant faute d'hygiène et

en période de menstruation. Il y a donc tout un labeur à accomplir en amont que Roche dénonce ouvertement : « des coiffures, les ongles, les lèvres, les pieds, le visage, la peau et les mains. Tout est teinté, allongé, maquillé, gommé, épilé, rasé, enduit de crème. » (p. 109). N'est-ce pas d'ailleurs pour cette raison que Tabea Dörfelt-Mathey (2010 : 44) considère *Zones humides* comme « *ein Pamphlet gegen die hygienische Domestizierung der Frauen* » ? Par ailleurs, l'on est bien obligé d'admettre avec Fatna Aït Sebbah (2010 : 61), au regard des expériences sexuelles incroyables des femmes chez les deux auteurs à l'étude, que « le vagin est [...] équipé pour intercepter et manipuler les instruments capables de lui procréer de l'orgasme ».

Quoiqu'il en soit, que cela heurte la sensibilité ou pas, il existe bien des humains qui se livrent à toutes sortes de sexualités débridées et contre nature. Il existe bel et bien des vieillards impotents qui continuent de faire la cour aux jeunes filles, des humains qui entretiennent des relations sexuelles avec des esprits et qui se livrent à toutes sortes de violences sexuelles, tout comme il y a des « femmes avides de chaleur » (p. 45) et des « filles aux cuisses légères » (p. 75), comme chez Bandaman. De même qu'il existe, comme chez Roche, des hommes et des femmes qui s'adonnent à toutes sortes de pratiques et de déviations sexuelles. On trouve aujourd'hui des jeunes filles qui se targuent ouvertement d'avoir les « muscles [du] vagin qui sont bien entraînés » (p. 43), d'avoir « les sphincters extensibles » (p. 180) et d'être de véritables « avaleuses de sabres » (p. 197) comme Hélène. L'affaire Baltasar (*Le Monde*, 5 novembre 2024) – un scandale sexuel éclaté en Guinée équatoriale via les réseaux sociaux avec plus de quatre cent vidéos d'ébat sexuel avec des membres de la famille présidentielle et même des femmes et filles de

ministres et hauts cadres de l'administration – en est une illustration parfaite.

Pour finir, avec Bandama et Roche, il est question ouvertement de désacraliser, de démystifier la sexualité humaine. Il est question d'appeler un chat un chat, de dire les choses en toute franchise, sans peur ni gêne. Il s'agit aussi de réclamer plus de liberté féminine, mais aussi de dénoncer toutes les pratiques et déviations qui entourent la sexualité, pratiques qui ne traduisent pas moins un malaise social aggravé.

2.2. Dénoncer la débauche sexuelle et le malaise de la société moderne

L'exposition des pratiques sexuelles débridées vise aussi à dénoncer la débauche sexuelle et le malaise social d'une société moderne aux abois.

Avec Bandaman l'on est avant tout embarqué dans un monde surnaturel où les pouvoirs occultes s'affrontent : les trois générations de sorciers nommés Awlimba Tankan ont pour mission de débarrasser le capitale Awuinklo ainsi que les peuples de la forêt et de la savane de ses sanguinaires dirigeants que sont le roi sorcier Aganimo et ses tristement célèbres ministres : Assiélihè (le tombeau), Nkpétré (je tranche les têtes) et Awihé (la mort). En témoigne le combat sanglant qui oppose à la fin de l'œuvre Aganimo, « grand initié au sciences occultes » (p. 165), à Awlimba 3 qui finit par l'emporter, pour ensuite réunifier le pays et donner à son peuple « grandeur, nourriture et bonheur » (p. 172). Il est aussi question de libérer le village de Glahanou des membres de la société secrète qui la décimait et qui avait empoisonné Awlimba 1. Dévoilés, ces tristes gens avaient tous fini par se donner la mort (p. 63).

La dénonciation de la perversion sexuelle qui gangrène tout le royaume – notamment à travers le ministre Assiélihè et le roi Aganimo qui se réservent la défloration des vierges du pays – est au cœur du récit de Bandaman. Le monarque possède même une chambre sacrée ornée des « crânes, sexes, langues et orteils » (p. 166) de ses citoyens. De fait, la conception du pouvoir que se fait les dirigeants du royaume est des plus surprenantes. À en croire ces hommes sans foi ni loi, pour posséder et conserver le pourvoir, il faut aussi posséder toutes les femmes : « Qui veut conquérir le pouvoir doit d'abord conquérir les femmes, toutes les femmes ; et qui possède les femmes, toutes les femmes, possède les hommes, tous les hommes, le monde, le monde entier. » (p. 91)

Il s'agit donc clairement avec Bandaman, à travers un langage cru, vulgaire et impudique, de dénoncer de façon violemment la dictature et la misère imposées au peuple, les orgies et autres déviations sexuelles, la prostitution des autorités politiques, sans omettre toutes les violences faites à la femme, notamment à travers les viols.

Chez Roche, il est également question, à travers l'énumération des nombreuses pratiques sexuelles de la protagoniste et de l'exposition dégradante de son intimité, de dénoncer, premièrement, son avidité et sa perversion sexuelles à nulle autre pareille.

La prépondérance du sexe et de la sexualité dans le roman de Roche traduit, par ailleurs, un certain malaise de la société moderne, celui d'une société malade et sans repère moral, où des jeunes filles frivoles « baising le même soir » (p. 104) avec le premier venu ; où les enfants regardent les films pornographiques, couchent avec des personnes dix fois plus âgées : « j'ai eu un amant hyper-vieux. [...] Ce vieil ami m'a aussi montré un certain nombre de films pornos » (p. 126) ;

une société où les enfants fantasment sur leurs parents, et où les parents ne se gênent plus de montrer leur nudité à leur progéniture : « Quand j'étais petite [...] mes parents [...] sortaient de leur chambre tout nus » (p. 167) ; une société où le commerce du sexe est légalisé, notamment avec des « professionnelles » (p. 129) du sexe ayant « une carte d'identité de pute » (p. 121) ; une société dans laquelle les parents ont démissionné de leur rôle d'éducateurs et où le divorce fait ravage : « la solitude me fait peur. Encore un des maux dont souffrent les enfants de divorcés. [...] Un adulte ne voit pas loin lors d'une séparation. » (p. 106) ; une société dans laquelle les enfants de divorcés souffrent atrocement et sont livrés à eux-mêmes et à toutes sortes de vices (alcool, drogue, prostitution, pornographie...) : « mes parents sont toujours ravis que je prenne un grand bol d'air. S'ils savaient ce que je respire... » (p. 196), etc. Bref, lorsque Hélène compare la société d'hier à celle d'aujourd'hui, elle est obligée de faire cet amer constat : « Autrefois, c'était répugnant pour un homme de baisser une femme qui perd du sang. Apparemment, les temps ont bien changé. » (p. 112) C'est le même amer constat que fait l'écrivaine elle-même lorsqu'elle pointe du doigt la stupidité ou la sottise de la société moderne lors d'une présentation de son ouvrage : « *Das Buch ist eine überdrehte Veräppelung von wie bescheuert wir heute alle sind.* » (Judith Liere, 2008)

Ainsi, la peinture de la sexualité débridée offre à Roche l'occasion de dénoncer les perversions sexuelles de la gent féminine moderne, mais aussi de faire le procès d'une société moderne perverse, sans repères ni lois. Ici, les termes comme fidélité, intimité, confiance, retenue, pudeur... devant caractériser l'amour et l'acte sexuel perdent tout leur sens, le

plus important étant la recherche égoïste et effrénée du plaisir personnel.

En guise de résumé à cette partie sur l'esthétique de la sexualité débridée chez Bandaman et Roche, l'on pourrait se faire l'écho de ces paroles de Pierre N'da (2011) : « Ainsi, la crudité des mots et le dévergondage textuel veulent, sans euphémisme ni fausse pudibonderie, dévoiler et dire à la fois la débauche sexuelle et le désordre social ainsi que le malaise et le mal-être d'une société moderne, déboussolée, sans repère et sans ordre. »

Conclusion

En définitive, la sexualité débridée se traduit chez Maurice Bandaman, entre autres, par l'anatomie sexuelle hors norme des protagonistes, leurs prouesses sexuelles extraordinaires, les maternités ahurissantes, ainsi que les viols à répétition. Chez Charlotte Roche, elle est mise en évidence à travers les nombreux vices (masturbation, sodomie, pornographie, prostitution) et perversions sexuels (coprophilie, salirophilie, sémionophagie) auxquels s'adonne le personnage principal. Que ce soit avec Bandaman tout comme avec Roche, le recours à la sexualité débridée à travers des personnages de moralité douteuse ou tristement célèbres (génies, sorciers, ivrognes, drogués, prostituées, malades mentaux...) relève d'une certaine stratégie du dévergondage savamment orchestrée pour dire haut et fort des vérités longtemps cachées, voilées, par hypocrisie et mensonge : désacraliser, démystifier la sexualité humaine pour la présenter telle qu'elle est en réalité, libérer la parole et la sexualité féminine des interdits sociaux afin que la femme en jouisse librement, dénoncer toutes les pratiques sexuelles

inhumaines, invalider l'injustice et le malaise social qui rongent la société moderne. Et pour ce faire, quoi de mieux, par ailleurs, qu'un langage foncièrement grossier et impudique, inspiré et fortement imprégné d'une réalité demeurée jusqu'ici tabou : la sexualité humaine en général, et féminine en particulier, comme nous l'enseigne Gilles Marcotte (1992 : 43) :

violenter le langage pour le forcer à dire ce dont auparavant il s'était assez bien gardé : le sexe, la haine, la violence, la mort. Le langage doit être fortement corporel – se confondre avec les muscles, le sang, les fantasmes, les sécrétions, les humeurs, tout ce qui dans l'être humain est déterminé par les sombres lois de l'instinct.

Bibliographie

- BANDAMAN Maurice, 1993. *Le Fils de-la-femme-mâle*, Paris, L'Harmattan.
- CORNELL Drucilla, 1995. *Die Versuchung der Pornographie*, Berlin.
- DICTIONNAIRE UNIVERSEL*, 1995. 3è édition, sous la direction de Michel Guillou et Marc Moingeon, Paris, Hachette / Edicef.
- GAFAÏTI Hafid, 1987. *Boudjedra ou la passion de la modernité*, Paris, Denoël.
- JANITZEK Juliane, 2008. *Die Verführung des Textes : literarische Konzepte im Spannungsfeld von Sinnlichkeit und Pornographie* ; untersucht an Elfriede Jelinek "Lust", Michel Houellebecq "Die Möglichkeit einer Insel", Charlotte Roche "Feuchtgebiete", Berlin, Universität Potsdam, Institut für Germanistik.

LE MONDE, 2024, « Une fuite de "sextapes" sur les réseaux sociaux agite la Guinée équatoriale », Publié le 05 novembre 2024 à 09h38, modifié le 05 novembre 2024 à 10h01, consulté en ligne le 15 avril 2025.

LE PETIT LAROUSSE ILLUSTRÉ, 2012. Imprimé et relié en Italie par Canale (Turin), Paris, Larousse.

MARCOTTE Gilles, 1992, « Le roman de 1960-1985 », in *Le roman contemporain au Québec 1960-1985*, Tome VIII, Montréal, Fides (Archives des Lettres canadiennes).

MONTO Martin A., 2004, « Female Prostitution, Customers and Violence », in *Violence against women*, Vol. 10 No. 2, pp. 160-188.

N'DA Pierre, 1997, « Transgression, dévergondage textuel et stratégie iconoclaste dans le roman négro-africain », in *Lumières Africaines*, Washington, University Press of the South.

N'DA Pierre, 2011, « Le sexe romanesque ou la problématique de l'écriture de la sexualité chez quelques écrivains francophones de la nouvelle génération », in *Ethiopiques*, N° 86. En ligne sur le réseau <http://ethiopiques.refer.sn>, consulté en ligne le 23 octobre 2019.

OMS/WHO, 2006. *Defining sexual health. Report of a technical consultation on sexual health*, 28–31 January 2002, Geneva, En ligne sur le réseau

(http://www.who.int/reproductivehealth/topics/gender_rights/defining_sexual_health.pdf [archive], consulté en ligne le 10 février 2025.

ROCHE Charlotte, 2009. *Zones humides*, Traduction de l'allemand, Paris, Éditions Anabet.

SERHANE Abdelhak, 1998. *L'amour circoncis*, Casablanca, EDDIF.

WIEDERMAN Michael, 2003, « Paraphilia and Fetishism », in The Family Journal, vol. 11, no 3, juillet 2003, pp. 315-321.